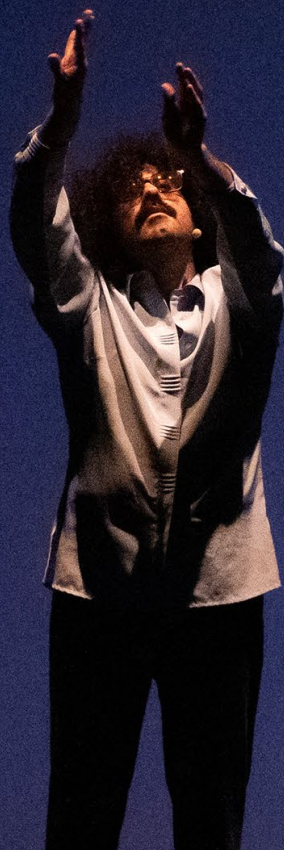


LINA MAJDALANIE/RABIH MROUÉ

Hartaqāt
(Hérésies)

Avec des textes de Rana Issa, Souhaib Ayoub, Bilal Khbeiz
et la musique de Raed Yassin



SOMMAIRE

| | |
|--|-----------|
| GÉNÉRIQUE | 3 |
| PROJET | 4 |
| PÉSENTATION | 4 |
| NOTE D'INTENTION | 5 |
| ENTRETIEN AVEC LINA MAJDALANIE ET RABIH MROUÉ | 8 |
| EXTRAITS DE TEXTE | 12 |
| AUTOUR DU SPECTACLE | 14 |
| À VIDY | 14 |
| BRÈVE CHRONOLOGIE LIBANAISE | 15 |
| L'HISTOIRE N'EST PAS EXACTE | 17 |
| BIOGRAPHIES | 19 |
| LINA MAJDALANIE | 19 |
| RABIH MROUÉ | 20 |
| RANA ISSA | 21 |
| SOUHAIB AYOUB | 22 |
| BILAL KHBEIZ | 23 |
| RAED YASSIN | 24 |
| CONTACTS | 25 |

Hartaqāt (Hérésies)

Théâtre

En arabe et français,
surtitré en français

Durée 1h55

Création
Vidy

Conception et mise en scène

Lina Majdalanie
Rabih Mroué

Textes

Rana Issa, *Incontinence*
Souhaib Ayoub, *L'imperceptible
suintement de la vie*
Bilal Khbeiz, *Mémoires non
fonctionnelles*

Musique

Raed Yassin

Chorégraphie

*(L'imperceptible suintement
de la vie)*
Ty Boomershine

Vidéo

Rabih Mroué

Lumière

Pierre-Nicolas Moulin ▼

Animation

Sarmad Louis

Programmation vidéo

Victor Hunziker ▼

Stagiaire à la mise en scène

Juliette Mouteau

Production

Tristan Pannatier ▼
Leila Scharwath ▼

Régie générale

Martine Staerk ▼

Régie lumière

Julie Nowotnik ▼

Régie vidéo

Victor Hunziker ▼, Sebastian Hefti ▼
Jad Makki ▼ (en alternance)

Régie plateau

Ewan Guichard ▼

Régie son

François Planson ▼, Ludovic
Guglielmazzi ▼ (en alternance)

Accessoires

Mathieu Dorsaz ▼
Malou Quinquard ▼

Costumes

Machteld Vis ▼

Traductions

Lina Majdalanie
Tarek Abi Samra
Tristan Pannatier ▼

Avec

Souhaib Ayoub
Lina Majdalanie
Raed Yassin

Production

Théâtre Vidy-Lausanne ▼

Coproduction

Printemps des Comédiens - Berliner
Festspiele et HAU Hebbel am Ufer dans
le cadre de „Performing Exiles“ - Festival
d'automne à Paris - Théâtre du Rond-
Point Paris - Festival delle Colline Torinesi,
TPE - Teatro Piemonte Europa - La rose
des vents Scène nationale Lille Métropole
Villeneuve d'Ascq - Schlachthaus Theater
Bern

Le Cercle des mécènes soutient le Théâtre
Vidy-Lausanne pour ce spectacle



Avec les équipes techniques,
administratives, de production et
de développement des publics &
communication du Théâtre
Vidy-Lausanne

← REVENIR AU
SOMMAIRE

À travers leurs créations, Lina Majdalanie et Rabih Mroué sondent l'histoire de leur pays, le Liban, avec la distance ironique, le sens de la déconstruction, la simplicité et l'inventivité qui les caractérisent. Le couple explore les points de jonction et de friction entre réalité et représentations, interrogeant dans un même mouvement l'Histoire et ses mythes, les pouvoirs et leurs mises en scène, les consciences arabes et européennes, la scène théâtrale et ses inventions.

Dans ce spectacle, Lina Lajdalanie et Rabih Mroué mettent en scène les récits écrits par trois Libanais·es, leurs expériences et leurs mémoires, et leurs mots sont redoublés et confrontés à un autre art – la danse, la musique ou les arts plastiques. Ces trois portraits d'hommes et de femmes témoignent du courage et des souffrances de celles et ceux qui traversent les frontières – celles des pays, des genres, des langues, des classes sociales. **À travers leurs récits, ils·elles racontent les oppressions, le poids du passé et les dérives agressives d'une société malade, mais aussi la voie de la survie et les futurs à inventer, par-delà les frontières.**

Les situations que Lina Majdalanie et Rabih Mroué mettent en scène jouent d'ellipses et de raccourcis, comme la mémoire humaine, loin du métronome médiatico-politique. Il et elle ne distinguent pas les aléas des vies anonymes des faits historiques, le documentaire du récit historique, encore moins la tragédie de l'auto-dérision, pour rappeler et entretenir la complexité et l'hybridation de la vie. **Ces situations douloureuses et paradoxales sont vécues comme une mise à distance de soi et de l'autre. Elles apparaissent alors comme une condition pour inventer un avenir autre** que celui imposé par les idéologies religieuses et néolibérales qui depuis plusieurs décennies exacerbent les violences.

Comme toujours, mais plus visiblement encore ici, **le spectacle naît de collaborations** qui entraînent un déplacement de la pratique théâtrale de Lina Majdalanie et Rabih Mroué. Rencontre et collaboration avec trois auteurs·rices d'un côté – Lina Majdalanie et Rabih Mroué ont rarement mis en scène des textes préexistants, et encore moins des textes biographiques – et d'un autre côté avec trois autres disciplines artistiques. **Passages de frontières** encore, dans la conception du spectacle lui-même, faire face à l'incertain et à la joie de l'impur.

Dans *Hartaqāt*, qui veut dire *Hérésies*, une voie pour toutes et tous s'ouvre à travers deux ou trois vies singulières, celle de l'invention de l'avenir, par-delà le risque, la lutte ou l'incertitude mais sans oublier de se retourner pour regarder nos racines. Avec légèreté, avec humour et un plaisir (un courage ?) non dissimulé pour les mélanges et les métamorphoses.

par Lina Majdalanie et Rabih Mroué, janvier 2022

Chaque récit aborde à sa manière le désir, la tentation, la volonté de traverser ou d'abolir des frontières. Il rapporte la souffrance de celles et ceux qui osent le faire, ou de celles et ceux qui n'ont pas eu le choix de rester à l'intérieur des frontières établies. Frontières nationales, ou entre les genres, ou entre les classes sociales, ou religieuses... : elles ne s'en superposent pas moins toutes, se croisent et se déchaînent les unes contre les autres en chacun de nous, tout en resserrant l'étau autour de nos cous.

Le projet est de travailler avec des auteur·rice·s dont l'histoire personnelle retrace ces luttes imbriquées les unes dans les autres. Ils et elles en font une matière de réflexion politique, sociale, queer et linguistique, à la fois. Une réflexion puisée dans le vécu, la chair, le corps et les désirs, dans la ville, le quartier, la rue, la famille, l'école, la mosquée, la boutique, le cimetière, et qui y retourne toujours. Une histoire personnelle dont les origines remontent souvent à travers les générations, commence souvent avec le début du XX^e siècle sans toutefois en faire la raison de tous les maux, mais le dépasse pour aller bien avant et bien après.

1. *Incontinence* – de Rana Issa

Incontinence ? Ou plaisir sensuel et subversif de pisser sur le monde pour mieux marquer ses repères ? Ou peut-être pour abolir les repères ? Quoi qu'il en soit, c'est une occasion ou un prétexte pour Rana Issa pour remonter à travers le temps et les générations. À travers l'histoire de sa grand-mère Izdihar, réfugiée Palestinienne au Liban, elle repense, déconstruit, analyse les notions de *Oum* (mère), *Oummiyya* (analphabète, analphabétisme) et *Oumma* (communauté, nation), les heureux et malheureux héritages, les ruptures désirées ou forcées, le retour menaçant du passé.

2. *L'imperceptible suintement de la vie* – de Souhaib Ayoub

« Les identités s'entrelacent avec les formes urbaines, sociales et politiques que la ville produit » dit Souhaib Ayoub, et il n'est lui-même qu'une des multiples images des transformations et des structures de la ville de Tripoli dont il est originaire.

Dès lors, raconter sa vie, c'est dire sa ville. Partager sa découverte précoce de son identité homosexuelle, exposer les discriminations qu'il a subies et les menaces qu'il a reçues, témoigner de sa lutte pour sa liberté jusqu'à son exil en France en tant que réfugié politique, revient à décrire la vie dans les quartiers populaires de Tripoli, les conflits politiques entre les familles, les gangs, les différentes appartenances religieuses et l'impact de ces conflits sur l'économie

et les échanges dans ces quartiers. Et c'est, inexorablement, explorer les racines politiques et sociales de ces tensions depuis le mandat français jusqu'à nos jours, en passant par la guerre civile et la montée de l'influence du mouvement d'unification islamique.

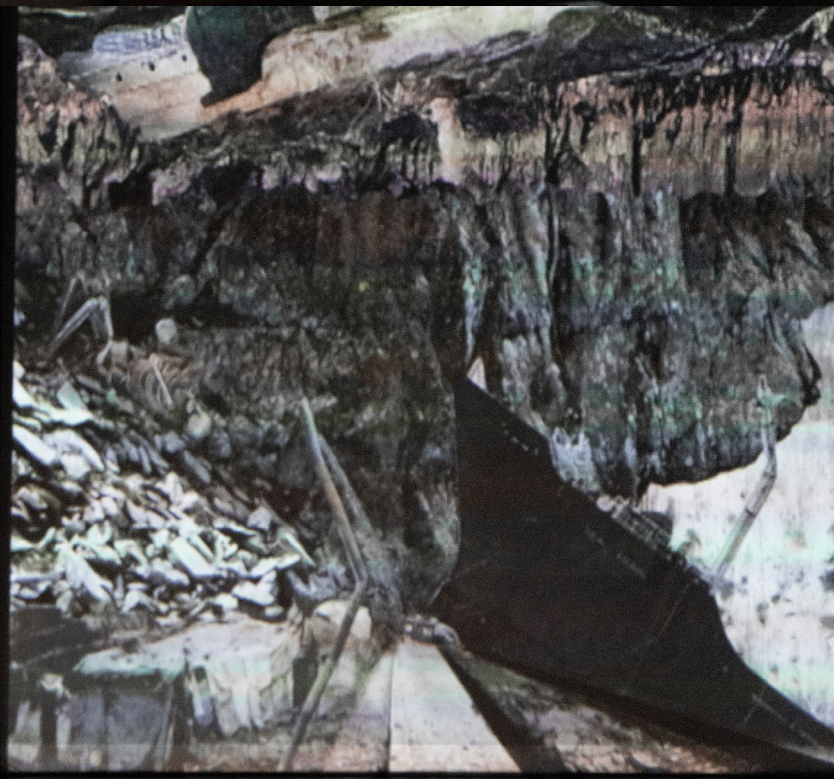
3. *Mémoires non fonctionnelles* – de Bilal Khbeiz

Poète, essayiste et journaliste, Bilal Khbeiz a été contraint de quitter le Liban, il y a plusieurs années déjà. Désormais installé aux États-Unis, continue-t-il sa vie là-bas ? Ou bien est-il né une deuxième fois ? Comment continuer sa vie, quand toute l'expérience, le vécu et tout ce qu'une personne a appris et construit sa vie durant deviennent plus entravant qu'utiles ? Comment faire quand on naît une deuxième fois, et qu'on se retrouve enfant à l'âge adulte ? Enfant, mais sans la naïveté ni la spontanéité de ce dernier.

Dans son texte, Bilal raconte sa défaite et ses déceptions. Il ne cherche pas à se venger, au contraire même, il essaie de savourer la défaite, et surtout il continue sa réflexion politique sur le monde contemporain.



Lina Majdalanie, Rabih Mroué, Raed Yassin et Souhaib Ayoub à Vidy, janvier 2023. Image: © Nora Rupp



ENTRETIEN AVEC LINA MAJDALANIE ET RABIH MROUÉ 8

Propos recueillis par Éric Vautrin, dramaturge du Théâtre Vidy-Lausanne (janvier 2023)

***Hartaqāt* met en scène trois textes, de trois auteurs différents. Comment les avez-vous réunis ?**

Rabih Mroué : Ces textes ont ainsi été écrits par des Libanais qui ont quitté le Liban, et ce sont aussi des écrivains – au sens où écrire est en effet leur activité principale. Liban, exil et littérature les rapprochent en premier lieu. Mais leurs histoires et leurs textes sont aussi complémentaires : ils sont de trois générations différentes – Bilal Khbeiz a connu le Liban de l'avant-guerre civile, Rana Issa est née au début de la guerre et Souhaib Ayoub à la fin. Bilal Khbeiz est un journaliste et un intellectuel qui a eu une forte influence dans le milieu culturel du Beyrouth des années 90, la famille maternelle de Rana Issa est d'origine palestinienne et a grandi dans les camps de réfugiés, Souhaib Ayoub vient de Tripoli, la grande ville du Nord. C'était passionnant pour nous de réunir ces textes qui sont nourris d'un arrière-fond commun, le Liban contemporain et l'expérience de l'exil, mais avec des perspectives différentes.

Enfin, ce sont aussi des rencontres. Nous connaissons Bilal Khbeiz depuis les années 90 à Beyrouth. Dans les années 90, à Beyrouth, nous échangeons souvent dans des cercles d'amis, d'artistes ou d'intellectuels. Il a écrit sur notre travail et sur celui des artistes libanais de l'époque, et sa réflexion avait une grande influence sur nous tous. Sa pensée est libre, précise et courageuse. Il a payé le prix de ce courage, il a reçu des menaces et il a dû quitter le Liban. Il vit aujourd'hui à Los Angeles.

Nous avons connu Rana Issa plus tard, d'abord à travers ses articles, lorsque nous vivions à Beyrouth. Elle avait une façon formidable d'écrire sur sa vie, sur sa famille d'origine palestinienne ou sur le patriarcat, avec une autodérision qui nous impressionnait. Le texte que nous mettons en scène est à l'origine une commande que je lui avais faite dans le cadre d'un événement que j'organisais à Francfort sous le titre « Ceci n'est pas le Liban ». Elle ne l'a pas fini à temps et elle en a lu un autre – mais elle m'a envoyé plus tard ce qu'elle avait commencé. Nous avons eu immédiatement l'intuition que nous devions faire quelque chose avec son texte, très surprenant et très fort.

J'avais aussi invité Souhaib Ayoub à cet événement. Nous nous étions rencontrés brièvement à Berlin. Suite à sa lecture, nous avons souhaité lui commander un texte qui vienne s'ajouter à ceux de Rana Issa et de Bilal Khbeiz. C'est le seul texte à avoir été écrit pour le spectacle spécifiquement.

Ces trois textes témoignent de l'expérience de l'exil – mais ils décrivent aussi trois façons de traverser les frontières, pas seulement nationales : entre les générations, les genres, les langues... et montrent combien ces frontières sont tout aussi figées et, à leur manière, violentes. Finalement ces textes interrogent l'exil, le refus d'une situation assignée, l'isolement volontaire face à la majorité et le face-à-face à la solitude.

Lina Majdalanie : Rana Issa décrit la transgression des conventions sociales et les règles patriarcales, par une femme et à travers les générations, puisqu'elle évoque aussi la vie hors-du-commun de sa grand-mère. Rana Issa est aussi une descendante de réfugiés palestiniens. Elle a immigré en Norvège après un mariage, est retournée à Beyrouth avant

de partir à nouveau. C'est une femme qui s'est confrontée à différentes frontières, de différentes sortes. Traductrice de profession, elle ajoute en effet une autre dimension à travers sa réflexion sur la langue. Bilal Khbeiz affronte les frontières politiques en homme libre : il est connu pour critiquer indépendamment la droite et la gauche. Il s'est permis de critiquer les partis de gauche libanais, dans les pays arabes et en général, à l'international. Au Liban, il est parmi les premiers à avoir assumé l'impossibilité de déterminer à quel clan politique il appartient. Or dans ce pays peut-être encore plus qu'ailleurs, on aime classer les gens, distinguer clairement les Libanais des Palestiniens, les musulmans des chrétiens, les gens de gauche et de droite, etc. Lorsque l'appartenance de quelqu'un à tel ou tel groupe n'est pas certaine, cela devient littéralement insupportable, féroce, pour tout le monde. Or ce positionnement flottant, qui n'est pas du tout contradictoire avec l'engagement, au contraire, est inscrit dans la pensée politique de Bilal Khbeiz. Et aujourd'hui, depuis la révolution, il est remarquable que ce type de pensée et de positionnement soit devenu commun. Bilal Khbeiz représente en ce sens une avant-garde politique. Enfin, Souhaïb Ayoub rapproche les frontières entre les pays de celles entre les corps.

Rabih Mroué : Nous avons quitté le Liban mais nous y sommes toujours. Nous n'avons jamais quitté le Liban mentalement. Nous y pensons sans cesse, nous prenons des nouvelles quotidiennement, peut-être davantage encore que lorsque nous y étions. Nous sommes à la fois ici et là-bas, sans pouvoir agir sur ce qui se passe là-bas. C'est comme si nous n'étions jamais là où nous sommes. Et en même temps, comme l'écrit Rana Issa, nous ne savons pas comment organiser, comment relier les deux cultures entre lesquelles nous vivons. Nous avons choisi ces textes aussi car qu'ils évoquent notre propre situation. Nous avons le privilège d'avoir quitté le Liban volontairement, nous n'avons pas de problème d'argent, nous travaillons, nous vivons en paix. Mais nous n'avons quitté ce pays qu'en apparence.

Lina Majdalanie : C'est ce que décrit Bilal Khbeiz : tu es tout le temps là-bas, ta tête, tes émotions, tout ce que tu désires, tu le vis là-bas, à distance, comme par procuration. En même temps, tu te sens inefficace, parce que tu es hors de l'espace public. La manière dont Bilal Khbeiz décrit cette tension absurde me touche profondément. Même si tu sais que tes amis sur place, que des Libanais agissent, luttent ou même échouent, tu as l'impression d'être à la fois là-bas et impuissant. Les trois textes, à leur manière, décrivent cette solitude.

Comment vivez-vous la situation au Liban, aujourd'hui depuis la révolution d'octobre 2019 et l'explosion du port de Beyrouth le 4 août 2020 ?

Rabih Mroué : C'est de pire en pire. Le plus affreux, c'est peut-être que notre génération et la précédente ont beaucoup analysé, décrit, discuté ce qui se dessinait, ce qui pourrait arriver si la situation empirait. Nous le savions ! Même si nous ne pouvions ou ne voulions pas y croire et que nous appelions à un changement. Et pourtant, ce que nous vivons aujourd'hui est le pire possible. C'est comme tomber dans un trou sans fond, sans avoir rien à quoi s'agripper. Tous les jours, on pense qu'on a atteint le pire, qu'on a touché le fond, et pourtant cela empire encore. Et on découvre qu'il est possible de tomber encore plus bas dans l'abysse. Le Liban traverse la pire crise sociale, politique et économique de son histoire. Avec une grande nouveauté : pour la première fois, nous avons l'impression que personne, plus aucun pays, ne veut sauver le Liban. Les Libanais sont livrés à eux-mêmes. Ils doivent se débrouiller pour tout, pour les besoins les plus ordinaires comme l'eau, la nourriture ou la

santé. Nous en sommes sans doute à un tournant, à un point critique qui va déterminer ce que le Liban deviendra dans le futur. Il est certain que ce ne sera plus jamais comme avant.

De quelle manière, selon vous, votre spectacle aborde-t-il des questions propres au Liban, ou à travers lui résonne au-delà des frontières de votre pays ?

Lina Majdalanie : Notre travail est depuis toujours une tentative d'aller au-delà de l'éphémère ou du circonstanciel pour chercher des causes ou des structures souterraines qui sont à nos yeux les plus importantes. Les petits ruisseaux indiquent qu'il y a des fleuves quelque part. Dans le texte de Bilal Khbeiz, je pense que toute personne exilée pour une raison ou pour une autre peut se retrouver dans ce qu'il décrit, à travers son expérience de l'exil – mais aussi toute personne qui prendrait le temps de regarder sa vie et ce qu'il a traversé, et ce que sont devenus ses espoirs, son corps, ses fatigues, ses batailles entre frère et sœur, mari et femme, copains, collègues ou adversaires. Et le sexisme, la misogynie ou l'homophobie se retrouvent partout, par exemple. Bien sûr, les rouages de la discrimination peuvent être ancrés différemment, mais dans la réponse à apporter, il y a probablement quelque chose dans lequel tout le monde peut se reconnaître. Rana Issa expose des spécificités de la langue arabe – mais c'est aussi une invitation à aller voir chacun dans sa propre langue et dans les mots que nous utilisons. Mais il y a aussi autre chose : Souhaib Ayoub décrit Tripoli, qui est une ville dans une situation très différente de celle des camps palestiniens au sud de Beyrouth où Rana Issa place une partie de son récit. Mais ce qu'ils décrivent l'un et l'autre ne date pas d'aujourd'hui : ce sont des situations qui s'étirent sur des décennies voire des siècles, et qui continuent à avoir des conséquences sanglantes. L'universel se loge dans les grandes structures historiques.

Les trois textes évoquent en effet les héritages du passé, les antécédents d'une situation donnée, la présence des grands-parents. Dans ton film, Rabih Mroué, qui est projeté durant le troisième chapitre du spectacle, ce qui vient semble être fait de ce qui a eu lieu, comme si le passé s'accumulait ou se répétait. Comme ce que tu disais tout à l'heure : on voit venir, mais cela arrive tout de même, en pire.

Lina Majdalanie : Non, l'histoire ne se répète pas. Passé, présent et futur se ressemblent parfois, mais il faudrait plutôt dire qu'ils s'entremêlent. Par exemple, nous avons hérité de l'empire ottoman un certain nombre de problématiques, auxquelles se sont ajoutées celles du colonialisme français – ou anglais ailleurs dans la région. L'un et l'autre ont apporté beaucoup de choses, certaines bonnes d'autres mauvaises. Mais elles n'ont pas été pensées, leurs conséquences n'ont pas été résolues et elles persistent encore aujourd'hui. Les héritages de ces époques ne restent pas séparés ou hétérogènes. Plus tard viennent le communautarisme, les systèmes politiques confessionnels et clientélistes, puis la guerre. Rien n'a été pensé, une fois encore, et tout a repris comme avant. Les événements surgissent pour des raisons spécifiques mais ne sont pas séparés de ce qui les a précédés. Leurs conséquences deviennent moins visibles, puis ressurgissent d'une autre manière, comme si elles se cristallisaient sous une forme nouvelle. Et cela continue, surtout que rien n'est jamais vraiment résolu. Au contraire, personne ne cherche à solder ces héritages ou résoudre ses questions. Nous vivons une situation où, pour ceux qui auraient le pouvoir de le faire, il faut surtout que rien ne change.

Rabih Mroué : Mon film traduit l'idée de cette chute sans fin, de ce tas de ruines qui s'accumule indéfiniment. Chaque nouvel événement qui apparaît change la perception que nous avons de l'ensemble du film, mais sans le transformer. Ce n'est pas la même chose : cela s'ajoute, se superpose et semble changer tout le temps, sans jamais devenir vraiment autre chose, sans transformation radicale. Ce film n'est pas une boucle, même s'il y ressemble : il évolue sans cesse, j'ajoute des images sans arrêt... ! Je crois qu'il n'y a pas répétition de l'histoire, mais une constante accumulation de violences. La violence au présent peut sembler être la même que celles du passé, mais en fait à chaque époque elle est différente tout en étant provoquée et amplifiée par l'accumulation et la collusion du passé avec le présent.

Un autre point : je ne peux pas parler pour ce qui est hors du Liban, mais dans ce pays, toutes les générations font comme si les générations précédentes n'avaient rien fait. Il est pourtant évident que tout ce dont nous héritons vient du passé et des générations précédentes, mais nous le nions. Comme si nous commençons de zéro, comme si le monde débutait avec nous. Mais le point zéro n'existe pas. Le présent est une accumulation des passés, et on ne peut pas l'annuler. Alors on ne peut pas comprendre comment déjouer la violence, on est condamné à la subir.

Votre travail ne serait-il pas justement une tentative théâtrale de contrer la fatalité, celle-là même que vous venez de décrire ?

Lina Majdalanie : Dans le précédent projet, *Borborygmus* (2019), il y avait beaucoup d'humour, mais c'était un projet de désespoir, nous ne croyions plus en rien, dans la vie comme au théâtre. Les trois textes d'*Hartaqāt*, par contre, explorent une alternative possible. Avec eux, nous découvrons que tant que tu analyses, réfléchis, élabores des systèmes de pensée, de paroles, de logique, de discours, il y a une sorte de minimum d'espoir, de perspectives, de possibles. Et ce, même s'il y a moins d'humour dans ce spectacle - c'est en effet sans doute notre travail le moins distancié, nous faisons d'habitude plus volontiers appel au sarcasme et à l'ironie ! Et il y a autre chose : ces textes nous permettent d'être ensemble, de penser avec d'autres. C'est nouveau pour nous qui ne montons pas des textes au théâtre, habituellement. À Beyrouth, nous nous rencontrions souvent pour discuter, échanger, réfléchir ensemble. Aujourd'hui nous en avons bien moins souvent l'occasion. Cette sorte de dialogue collectif, avec les personnes présentes ou à travers les textes, les réflexions de ces auteurs, permet d'imaginer comment se renouveler, recommencer, continuer, bifurquer peut-être, réinventer une manière d'être ensemble.

Car s'il y a de la colère, du refus, de l'opposition dans ces textes, il n'y a pas de désespoir. Ce sont des personnes qui continuent, qui pensent, prennent position tout en se regardant avec distance et autodérision - bref, qui sont vivantes. Oui, le futur est confus, sombre, impossible, mais ces auteurs et ces acteurs, ainsi que le musicien Raed Yassin qui nous accompagne sur cette création et dont la présence et la musique sont une autre forme merveilleuse d'intelligence et de résistance, témoignent qu'une parole au présent est possible. Les projets politiques ou les partis confessionnels libanais promettent toujours des futurs incroyables, en se basant sur une prétendue renaissance d'un passé mythique, d'un Âge d'or improbable - mais ils ne parlent jamais du présent. Nous faisons le contraire.

« J'avais à peine 20 ans quand un jour, alors que j'étais coincée dans ma voiture dans un embouteillage, je me suis retrouvée à pisser sur moi-même. Depuis, je suis obsédée par la crainte que l'incident ne se reproduise. Et il s'est reproduit. »

Extrait de
Incontinence
de Rana Issa

« Je suis né à Tripoli. Au Nord du Liban. Je suis mort à Tripoli, au Nord du Liban. Et entre cette naissance et cette mort, je traînais avec moi, avec mes nombreux corps. Je les ai mis dans mes sacs d'exil et les maisons dans lesquelles j'ai déménagé. Jusqu'à ce que je découvre que ma maison est ma tête. »

Extrait de
L'imperceptible suintement de la vie
de Souhaib Ayoub

« Je les observais hériter de moi, amis et ennemis, pour ainsi dire. Certains d'entre eux faisaient mon éloge funèbre, et j'étais reconnaissant de cet amour élogieux, mais je n'étais pas en mesure de leur rendre la pareille. Ainsi mourons-nous. »

Extrait de
Mémoires non fonctionnelles
de Bilal Khbeiz



ainsi que par des voiles noirs dont le port était devenu quasi obligatoire pour la plupart des femmes de Tripoli.

ATELIER D'ÉCRITURE CRÉATIVE AVEC SOUHAIB AYOUB

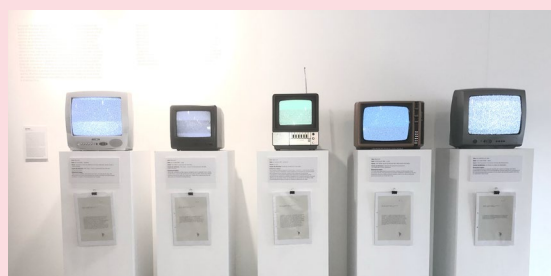
Le Théâtre de Vidy a proposé au public de rencontrer l'écrivain Souhaib Ayoub et participer à un atelier d'écriture créative (en arabe et/ou en français). En groupe, les participant-e-s font connaissance en évoquant des mots issus de leur langue maternelle. Chacun-e tisse ensuite librement son récit en s'imprégnant de ce bagage linguistique et guidé par les observations de l'auteur.

Pour adultes et enfants dès 6 ans

LE TEXTE DU SPECTACLE EN ANGLAIS SUR VOTRE SMARTPHONE



EXPOSITION



Pendant les représentations d'*Hartaqāt* au Théâtre Vidy-Lausanne, une œuvre de Rabih Mroué a été présentée dans le foyer du théâtre.

L'installation *Between two battles* est composée de cinq téléviseurs anciens qui diffusent de la « neige télévisuelle » que la tante de l'artiste a enregistrée au Liban à différents moments historique. Elle cherche à décrypter dans ce bruit analogique ce qui ressort de la censure ou des messages secrets...

SÉLECTION DE LIVRES À LA LIBRAIRIE DU THÉÂTRE

Proposés par le dramaturge du théâtre, ces ouvrages résonnent avec certains aspects du spectacle :

- Charif Majdalani, *Beyrouth 2020 : Journal d'un effondrement*, Actes Sud, 2020
- Jacques Rancière, *Les Mots et les torts*, La Fabrique, 2021
- Isabelle Alfonsi, *Pour une esthétique de l'émancipation : Produire les lignées d'un art queer*, B42, 2019
- Jérôme Meizoz, *Séismes*, Zoé, 2022
- Samir Kassir, *Considérations sur le malheur arabe*, Actes Sud, 2008
- Abdulrazak Gurnah, *Près de la mer*, Denoël, 2021
- Mohamed Mbougar Sarr, *La plus secrète mémoire des hommes*, Philippe Rey, 2021
- Sabyl Ghossoub, *Beyrouth-sur-Seine*, Stock, 2022
- Fatima Daas, *La Petite Dernière*, Noir sur Blanc, 2020

À noter que le roman *Un Homme de satin* de Souhaib Ayoub, paru dans le monde arabe chez Hachette en 2018, devrait paraître prochainement en français et en Europe.

1920-1943 : après la chute de l'empire ottoman à la fin de la Première guerre mondiale et la signature du Traité de Lausanne en 1923, mandat de protectorat français.

1943 : Indépendance. Système politique confessionnel répartissant les pouvoirs entre Maronites, Sunnites, Chiïtes, Grecs orthodoxes, Druzes et Grecs catholiques.

1943-1975 : Première République du Liban. Développement rapide. Surnommé la petite Suisse du Moyen-Orient. L'afflux d'étrangers occidentaux n'empêche pas les tensions inter-confessionnelles.

1948 : exode massif des populations palestiniennes - aussi appelé *Nakba* (la catastrophe) - suite à la guerre israélo-arabe. Une partie s'installe dans des camps de réfugié·e·s au sud du Liban, dont certains existent toujours. Nouvel afflux de réfugié·e·s en 1970.

1975-1989 : Guerre civile libanaise. Les milices chrétiennes s'opposent aux Palestiniens et leurs alliés locaux. 1976 : la Syrie intervient avec l'aval de l'opposition chrétienne. Israël envahit le Liban une première fois, puis une seconde fois 4 ans plus tard. 1982 : Massacres des populations civiles des camps palestiniens de Sabra et de Chatila perpétrés par des milices chrétiennes sous les yeux des assiégeants israéliens. 1985 : l'armée israélienne se retire partiellement du Liban, conservant dans le Sud une zone sous son contrôle avec la collaboration d'une milice chrétienne, l'Armée du Liban Sud (ALS). Le Général chrétien Michel Aoun est nommé Premier ministre par intérim en 1988. Affrontements très meurtriers entre milices musulmanes et chrétiennes puis entre Chrétien·ne·s.

1989 : accords de paix signés à Taef, en Arabie saoudite. Ils règlent le partage du pouvoir entre les différentes forces. Ils consacrent le désarmement des milices - à l'exception, dans les faits, du Hezbollah qui continue de combattre l'occupation israélienne du Sud Liban - et entérinent *de facto* la présence syrienne. Le Général Aoun, qui s'y oppose, doit s'exiler en France. Fin de la guerre civile.

2000 : évacuation du Sud Liban par Israël, harcelé par le Hezbollah, le Mouvement Amal et leurs alliés. Le Hezbollah en fait sa victoire.

Février 2005 : assassinat du Premier Ministre Rafic Hariri. Mouvement massif de protestation marqué par l'alliance des Chrétiens, des Musulmans sunnites et des Druzes qui, associé à une forte pression des États-Unis et de la France, contraint la Syrie à se retirer du Liban.

2012 : le Liban subit les conséquences de la guerre civile syrienne. Tripoli et le nord du pays voient affluer des réfugié·e·s syrien·ne·s tout en servant de base arrière pour des partisan·ne·s aussi bien pro- qu'anti-Bachar.

2014 : 330 jours de négociations sont nécessaires pour former un gouvernement. Report des élections à 2017 en raison de la guerre en Syrie. Le Parlement n'a pas été renouvelé depuis 2009.

2019 : le pays plonge dans la crise économique. Le nombre de Libanais·e·s vivant sous le seuil de pauvreté passe de 28 % en 2019 à 55 % en mai 2020. L'ensemble des infrastructures de l'État sont en faillite.

En août 2020, l'explosion d'un silo sur le port de Beyrouth fait plus de 200 mort·e·s et détruit plusieurs quartiers historiques et de nombreuses infrastructures urbaines.

QUELQUES ÉLÉMENTS CITÉS DANS LES TEXTES :

Mouvement AMAL : milice puis parti politique formé par les Chiites victimes des répressions d'Israël au Sud Liban. Soutenu par l'Iran, le mouvement AMAL est devenu très puissant durant la guerre civile avant de perdre de son influence au profit du Hezbollah dans les années 90. Il reste aujourd'hui une importante force politique libanaise.

UNRAW : *United Nations Relief and Works Agency for Palestine Refugees*, en français Office de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugié·e·s de Palestine dans le Proche-Orient. Cette agence de l'ONU tente d'assurer les besoins essentiels des réfugié·e·s palestinien·ne·s en matière de santé, d'éducation, d'aide humanitaire et de services sociaux. Avec l'existence de cet Organisme particulier, les réfugié·e·s palestinien·ne·s sont les seul·e·s réfugié·e·s au monde à ne pas dépendre du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugié·e·s (UNHCR).

Parti Social-Nationaliste (Pan)Syrien : connu aussi sous le nom Parti populaire syrien (PPS), parti fondé en 1932 et d'inspiration fasciste. Le PSNS prône une idéologie nationaliste et appelle à l'établissement d'une Grande Syrie regroupant la Syrie, le Liban, la Palestine, la Jordanie, l'Irak, le Koweït, Chypre, ainsi que le Sinaï en Égypte, la Cilicie en Turquie et le Chatt-el-Arab en Iran et une alliance musulmane et chrétienne contre Israël. Soutien du régime de Bachar el-Assad, le PSNS est au Liban un allié du Hezbollah contre Israël tout en formant un groupe parlementaire indépendant avec 3 députés.



Image tirée de *Second Look/Episode 1: This is not a Metaphor*, de Lina Majdalanie et Rabih Mroué

Sur le théâtre de Rabih Mroué et Lina Majdalanie
par Eric Vautrin, dramaturge du Théâtre Vidy-Lausanne

Les œuvres de Lina Majdalanie et Rabih Mroué semblent être des témoignages documentaires. Leurs récits sont ancrés dans la réalité de leur pays, le Liban. Il et elle en rapportent la vie de ses habitant·e·s, les contradictions de sa société, son histoire récente comme l'actualité tourmentée de cette région du monde. Les situations qu'il et elle mettent en scène semblent plausibles, rappelant tel événement historique, telle destinée individuelle.

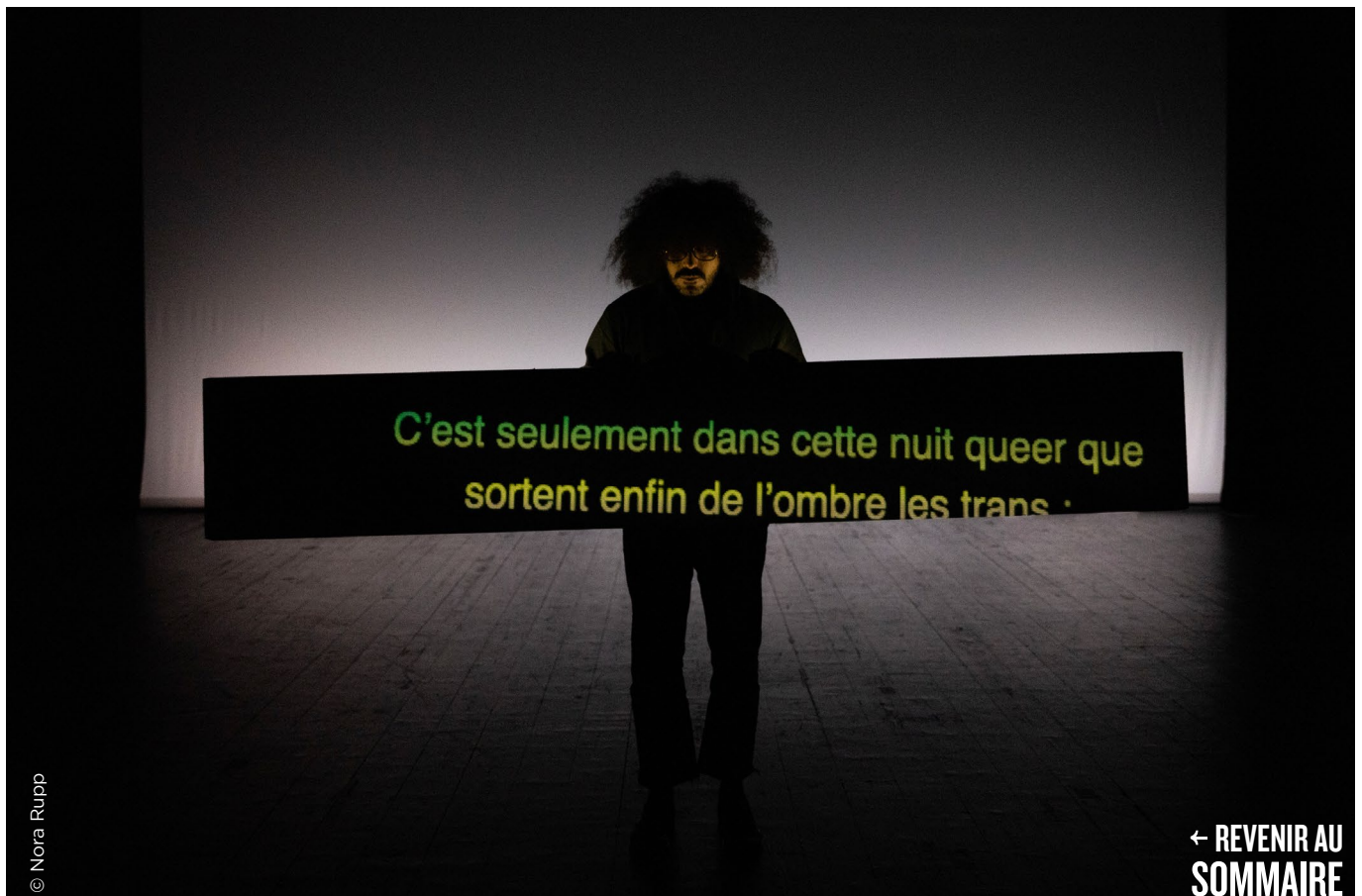
Pourtant, leurs spectacles jouent d'ellipses et de raccourcis, de rapprochements et de montages et ne distinguent pas les aléas des vies anonymes des faits historiques. Ainsi, il ne s'agit pas ici de documentaire ni de récit historique, encore moins de séparer le vrai du faux : la question est ailleurs, dans le maintien de la possibilité d'inventer un avenir autre que celui imposé par les idéologies religieuses et néolibérales qui depuis plusieurs décennies exacerbent les violences et entraînent ce pays dans une impasse sociale comme politique.

L'ordinaire et l'exceptionnel, comme le réel et la fiction, finissent ici par se confondre. Il s'agit moins de « faire l'histoire » ou d'être les témoins de situations inextricables que de rétablir du jeu, de la surprise, de l'accident et, peut-être plus que tout, de l'initiative humaine avec ce qu'elle peut avoir de fragilité, d'incertitude et d'inventivité. Il s'agit moins de rétablir la prétendue vérité des faits que de réfléchir à la manière dont celle-ci s'invente, se falsifie, se transforme, se raconte.

Leurs personnages ne sont pas des héros, des figures exemplaires, des leaders apportant la « bonne parole ». Mais ils rusent avec les mémoires falsifiées, les symboles oppressants et les pouvoirs autoritaires pour s'organiser face au désastre des guerres et des oppositions délétores. Ils ouvrent ainsi une voie qui ne vaut que pour eux, mais qui rappelle qu'une autre vie est possible, que rien n'est définitif, que chacun·e peut participer à déjouer la fatalité. L'histoire personnelle croise, commente et révèle l'histoire sociale et politique ; et l'art devient ce qui permet de dérouter l'adversité.

Le Liban de Lina Majdalanie et Rabih Mroué est ainsi le nom d'un pays écartelé entre Orient et Occident, intégrisme religieux et néolibéralisme, héritage culturel inestimable et pétrodollars. Mais il se révèle être aussi un espace imaginaire, un terrain commun qui nous est familier, celui que nous traversons chaque fois que nous refusons de séparer idées et émotions, vie personnelle et enjeux sociaux majeurs, histoire et mémoire – chaque fois que nous refusons de réduire le débat politique à des oppositions binaires et la vie humaine à une idée simple et abstraite, à l'évolution contrainte et rectiligne. Alors la représentation et l'incarnation théâtrales, lorsque l'acteur·rice est lui·elle-même ou lorsqu'il·elle disparaît au contraire dans un personnage, résonnent avec les enjeux de l'individu face à l'individualisme et aux idéologies de toutes sortes.

L'art de Lina Majdalanie et Rabih Mroué est critique, leur théâtre est politique, mais il et elle ne prétendent à aucun instant savoir mieux que nous ce qu'il faut penser ou décider. Il et elle montrent plutôt que le passé n'est jamais définitivement passé, et qu'en ne prenant pas en compte sa complexité, nous courons le risque qu'il se répète indéfiniment - ce qui, dans le cas du Moyen-Orient, prend une résonance terrible. Il et elle révèlent que la résistance à toutes les formes d'oppression est avant tout une foi dans la capacité de l'homme à inventer sa vie. Il et elle rappellent que l'art n'est pas la solution, mais l'occasion de réinvestir ce qui trop tôt se fige, se simplifie et contraint la vie. Il et elle démontrent que notre destin commun s'invente entre nous, dans l'échange et la discussion, entre incertitudes et espérances, plutôt qu'à travers des discours tonitruants et simplificateurs. Citant Claudel, il et elle nous rappellent ainsi, avec une lucidité teintée de bienveillance, que « le pire n'est jamais certain ».



Mise en scène, conception et interprétation

Actrice, metteuse en scène et dramaturge, Lina Majdalanie est une artiste libanaise qui vit à Berlin. Elle a écrit, réalisé et interprété plusieurs œuvres, parmi lesquelles *Second Look* (série de vidéos, 2020), *Last but not Last* (2020), *Borborygmus* (2019), *Do I Know you ?* (2017), *A Drop of Sweat* (2015), *33 rpm and a few seconds* (2012), *Photo-Romance* (2009), *Appendice* (2007), *Lina Saneh Body-P-Arts Project* (un projet de site web, 2007), *I Had A Dream, Mom* (vidéo, 2006), *Biokhraphia* (2002).

Elle a été commissaire d'exposition pour *Relatively Universal* (HAU-Berlin 2017), *Beyond Beirut* (Mousonturm-Frankfurt, 2016), *Vues* (Kunsthalle-Mulhouse, 2015), *Motion-Less* (Tanzquartier-Vienne, 2009) et *No One's Land* (Mousonturm-Frankfurt, 2023).

Elle a enseigné à la HEAD (Genève, 2008-2013), à DasArts (Amsterdam, 2012), à l'Université Goethe (Francfort, 2016 et 2021), au Bard College (Berlin 2019) et au HFG-Karlsruhe (Karlsruhe, 2021).

En 2009/2010, elle a été boursière du Centre international de recherche «Interweaving Performance Cultures»/Freie Universität à Berlin.

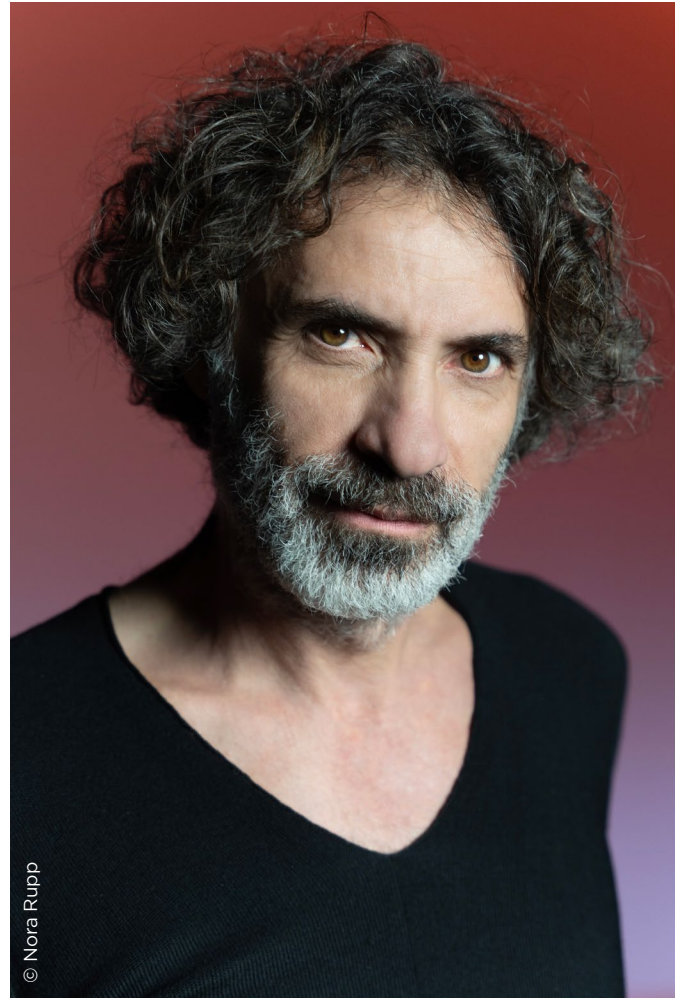


Coception et mise en scène

Rabih Mroué est né à Beyrouth, au Liban, en 1967. Il vit actuellement à Berlin.

Rabih Mroué est un metteur en scène de théâtre, un acteur, un artiste visuel et un dramaturge. Ancré dans le théâtre, son travail comprend des vidéos et des installations, ces dernières intégrant parfois des photographies et des textes. Mroué contribue à la rédaction de *TDR/The Drama Review*. Il est également cofondateur du Beirut Art Center (BAC). Il a été boursier du Centre international de recherche : Interweaving Performance Cultures, Freie Universität, Berlin (2013-2014). Il a été metteur en scène de théâtre associé au Münchner Kammerspiele (2015 - 2018).

Mroué a notamment créé *Last But Not Last* (2020), *Before falling Seek the assistance of your cane* (2020), *Borborygmus* (2020) *Kill the audience* (2018), *So Little Time* (2017), *Sand in the Eyes* (2017), *Rima Kamel* (2017), *Ode to joy* (2015), *Riding on a cloud* (2013), *33 rpm and a few seconds* (2012), *The pixelated revolution* (2012), *The inhabitants of images* (2008), *Who's afraid of representation ?* (2005).



Texte

Rana Issa aime explorer les traductions, leurs histoires, leurs théories et leurs pratiques. Elle cherche le point d'équilibre entre le quotidien, les engagements militants et la curiosité académique. Ses écrits traversent de nombreux genres et langues.

Elle a occupé des rôles de direction dans divers aspects de la production culturelle : ancienne rédactrice en chef d'*Arabic and Translation in Rusted Radishes*, elle est la directrice artistique de Masahat.no.

Elle gagne sa vie en tant que membre de la faculté de l'Université américaine de Beyrouth et comme chercheuse à l'Université d'Oslo. Elle est lauréate du prix National Endowment for the Arts avec Suneela Mubayi pour sa traduction en cours du récit de voyage en Europe de l'auteur du 19^e siècle Ahmad Faris al-Shidyaq, *Tickets to Malta, London and Paris by the Remarkable Ahmad Fares*. Son livre *The Modern Arabic Bible* est à paraître chez Edinburgh University Press.



Texte et interprétation

Souhaib Ayoub est un journaliste et écrivain libanais, peintre et artiste. Il réside en France depuis 2015.

Il a travaillé pour le quotidien libanais *Al-Hayat* et a été le correspondant à Paris du quotidien panarabe *Al-Quds al-Arabi*. Il a également écrit des articles pour les quotidiens libanais *An-Nahar*, *As-Safir*, *Al-Mustaqbal* et *Asharq al-Awsat*. Il a aussi été reporter pour la chaîne libanaise MTV.

Il a lancé le projet « Ta'a naktob » (« Écrivons ensemble »), dont le but est de populariser l'écriture créative (*creative writing*) auprès des jeunes.

Souhaib Ayoub milite pour les droits de l'homme et s'attache à diffuser la notion d'identité de genre.

Rajol min satin (Un Homme de satin) est son premier roman (2019), et son roman *Binayet Hargoul* (Immeuble de Hargol) a reçu le prix de production d'Al Mawred Al Thaqafy (2021).



Texte

Bilal Khbeiz est un journaliste, poète, critique, essayiste et artiste contraint à l'exil sous la menace d'un assassinat en 2008.

Il contribue régulièrement aux journaux *Beyrouth Al Masa'*, *Al Nahar*, *Al-Mustaqbal*, *Elaph* et *e-flux*, entre autres publications et réseaux. Il a notamment publié *Progress Towards Disaster* (2021), *Tragedy in the Moment of Vision* (2007), *The Enduring Image and the Vanishing World* (2005), *Globalisation and the Manufacture of Transient Events* (2003), *Fi Annal Jassad Khatia' Wa Khalas* (*That the Body is Sin and Deliverance*, 1998), *On My Father Illness in the Unbearable* (1997) et *Perhaps Memory of Air* (1991).



Musique

Raed Yassin (né en 1979 à Beyrouth) est un artiste et musicien libanais. Diplômé du département théâtre de l'Institut des Beaux-Arts de Beyrouth en 2003, il a depuis développé sa pratique conceptuelle à travers de multiples médiums tels que la vidéo, le son, la photographie, le texte, la sculpture et la performance. Le travail de Yassin trouve souvent son origine dans l'examen de ses récits personnels et de leur position dans une histoire collective, à travers le prisme de la culture de consommation et de la production de masse. Il a été artiste résident à De Ateliers, Amsterdam (2008-2010), à la Delfina Foundation, Londres (2010 et 2014), à l'Akademie der Künste der Welt, Cologne (2015), et est lauréat de l'Abraaj Group Art Prize (2012). En tant que musicien, il est également l'un des organisateurs du Festival Irtijal pour la musique expérimentale (Beyrouth), et a publié plusieurs albums de musique en solo, ainsi qu'au sein de groupes tels que „A“ Trio et PRAED. En 2009, il a fondé son label de musique indépendant Annihaya. Raed vit actuellement entre Berlin et Beyrouth.



Directrice des projets artistiques et internationaux

Caroline Barneaud
c.barneaud@vidy.ch
T +41 (0)21 619 45 44

Chargé de production

Tristan Pannatier
t.pannatier@vidy.ch
T + 41 (0)21 619 45 84

Diffusion

Elizabeth Gay
elizabeth.gay@vidy.ch
T +41 (0)79 278 05 93

Direction technique

Christian Wilmart / Samuel Marchina
dt@vidy.ch
T +41 (0)21 619 45 16 / 81

Communication

Leo Ramseyer
l.ramseyer@vidy.ch
T +41 (0)21 619 45 67

Dramaturgie

Eric Vautrin
e.vautrin@vidy.ch
T +41 (0)21 619 45 51

Reproduction autorisée en citant la source et les auteurs-rices.

Actualisé le 15 février 2023

PRESSE

Directrice des publics et de la communication

Astrid Lavanderos
a.lavanderos@vidy.ch
M +41 (0)79 949 46 93

Chargée de communication presse et tournées

Pauline Amez-droz
p.amez-droz@vidy.ch
T +41 (0)21 619 45 21

PARTAGEZ VOS MOMENTS PRÉFÉRÉS

   @theatrevidy

**← REVENIR AU
SOMMAIRE**